

Culturebox (France Tv), avril 2012
Vis-à-vies : jeu de double photographique au musée Carnavalet
 Par Valérie Oddos

Thomas Bilanges a photographié les agents du musée Carnavalet à côté de leur oeuvre préférée. Il expose cette galerie de doubles personnages au coeur des collections du musée. Les rapprochements sont saisissants. L'idée du projet photographique est née d'un trouble ressenti par le photographe la première fois où il a visité Carnavalet : regardant un gardien assis à côté d'un portrait du XVIII^e siècle, soudain, il « n'arrivai(t) plus à discerner ce qui était peint et ce qui était réel ». Son travail s'inscrit dans une recherche sur les correspondances entre réel et imaginaire.

Thomas Bilanges a décidé de proposer aux agents du musée de poser pour lui. Ils ont presque tous accepté de se prêter au jeu. Il les a saisis en moyen format noir et blanc avec le même cadrage, la même lumière, selon le même point de vue, dans un salon du bâtiment dont il avait fermé les rideaux. Il a demandé à chacun quel était son portrait préféré parmi ceux qui sont exposés au musée.

ELLE DECO, mai 2012
«L'agenda Île de France»

Se retrouver immortalisé aux côtés d'un roi, d'une marquise ou d'un évêque? C'est le défi lancé par le photographe Thomas Bilanges aux 180 personnes qui travaillent au Musée Carnavalet, du conservateur à l'agent de surveillance. Le mode opératoire (cadrage, lumière, point de vue) est identique pour tous. Chacun pose devant l'objectif puis choisit son tableau préféré qui est à son tour photographié. Thomas Bilanges assemble ensuite les deux clichés. Résultat, parmi les 180 diptyques en noir et blanc qui trônent dans la Galerie de liaison du musée, portraits d'anonymes accolés à d'illustres pensionnaires issus des collections, le hasard révèle d'étonnantes ressemblances.

Actuphoto.com, avril 2012,
Thomas Bilanges fait se correspondre des «Vis-à-Vies» au musée Carnavalet

Le musée Carnavalet présente un ensemble d'environ 180 diptyques noir et blanc créés en 2006-2007 par le photographe Thomas Bilanges.



Cette série, réalisée selon un mode opératoire identique (même cadrage, même lumière, même point de vue) met en regard le portrait des agents du musée avec celui d'un personnage peint, dessiné, sculpté ou photographié, sélectionné par chacun d'entre eux dans les collections. Le résultat forme ainsi un assemblage surprenant et émouvant.

Ce travail, qui participe à une recherche personnelle du photographe sur les correspondances entre le réel et l'imaginaire, est inédit à plus d'un titre. Sur le plan humain, la quasi-totalité du personnel d'un grand musée parisien, de l'agent de surveillance au conservateur en chef, en passant par le stagiaire et le jardinier, a accepté de se prêter au jeu. Cette collection de photographies offre ainsi un instantané unique de la vie d'un musée et de tous ceux qui quotidiennement l'animent, l'entretiennent et le valorisent.

Le choix de l'oeuvre en contrepoint est toujours saisissant : ces diptyques ouvrent à une relecture contemporaine de la « galerie de portraits » revisitée et repensée par celles et ceux qui ont un contact permanent avec les oeuvres d'art. La lecture de ces images peut être multiple : esthétique, psychologique, sociologique, culturelle ou poétique... Elles nous invitent à explorer les collections uniques d'un musée consacré à l'histoire de la capitale et de ses habitants, et nous plongent dans le mystère des relations intimes et complexes que nous entretenons avec les oeuvres d'art.

Photographie.com, avril 2012,
 Par Catherine Tembrun, commissaire de l'exposition.

L'origine du projet Vis à Vies au musée Carnavalet une intuition du photographe Thomas Bilanges : « En 2005, quand j'ai visité pour la première fois le musée Car-

navalet, il s'est produit un trouble : l'atmosphère, l'odeur de cire, le mobilier, la lumière tamisée, les boiseries, un silence étrange... un lieu habité, l'impression physique d'entrer chez quelqu'un. Puis mon regard s'est arrêté net sur le visage d'un gardien assis à côté d'un portrait du XVIII^e siècle. Et soudain, je n'arrivais plus à discerner qui était peint et qui était réel...»

Au total cent quatre-vingt deux personnes ont accepté de se prêter au jeu, soit la quasi-totalité du personnel du grand musée parisien, de l'agent de surveillance au conservateur en chef, en passant par le stagiaire et le jardinier. Il en ressort un instantané unique de tous les employés qui quotidiennement font vivre le musée, l'entretiennent, le protègent et le valorisent. Thomas Bilanges a ensuite demandé à chacun de choisir parmi les collections du musée « son portrait préféré ». Après avoir recueilli ces informations, l'auteur a photographié les visages présents dans les peintures, sculptures, photographies, boiseries... Et les a mis à l'échelle, pour les assembler au portrait photographique de chacun, obtenant ainsi un diptyque ou une oeuvre à deux têtes.

Pour Serge Tisseron, psychanalyste et auteur du catalogue, ce travail inédit interroge « la relation que chacun d'entre nous entretient avec les images dont il se sent proche, dans lesquelles il lui semble reconnaître un peu de lui-même, et qu'il choisit éventuellement pour le représenter », et met en question le rapport que tout être humain entretient avec lui-même. Ces photographies, tout en respectant le « mystère de chacun », ont la force d'une révélation.

Ce travail en dit peut être plus que toutes les thèses que l'on a pu développer sur nos rapports aux images.

Photographie.com, avril 2012, interview de Thomas Bilanges

Par Roxana Traista et Catherine Tembrun

Le musée Carnavalet présente un ensemble d'environ 180 diptyques noir et blanc créé en 2006-2007 par le photographe Thomas Bilanges. Cette série, réalisée selon un mode opératoire identique forme ainsi un assemblage surprenant et émouvant. Ce travail, qui participe à une recherche personnelle du photographe sur les correspondances entre le réel et l'imaginaire, est inédit à plus d'un titre. Sur le plan humain, la quasi-totalité du personnel d'un grand musée parisien, de l'agent de surveillance au conservateur en chef, en passant par le stagiaire et le jardinier, a accepté de se prêter au jeu. Cette collection de photographies offre ainsi un instantané unique de la vie d'un musée et de tous ceux qui quotidiennement l'animent, l'entretiennent et le valorisent. Le choix de l'œuvre en contrepoint est toujours saisissant : ces diptyques ouvrent à une relecture contemporaine de la « galerie de portraits » revisitée et repensée par celles et ceux qui ont un contact permanent avec les œuvres d'art. La lecture de ces images peut être multiple : esthétique, psychologique, sociologique, culturelle ou poétique... Elles nous invitent à explorer les collections uniques d'un musée consacré à l'histoire de la capitale et de ses habitants, et nous plongent dans le mystère des relations intimes et complexes que nous entretenons avec les œuvres d'art.

Comment avez-vous réalisé et composé ces portraits et comment les avez-vous assemblés en diptyques ?

J'ai eu un extraordinaire soutien de tout le musée : une grande disponibilité du personnel et des responsables qui organisaient les pauses pendant les heures de travail. J'ai pu donc photographier 184 personnes (sur environ 200) et, quelques semaines plus tard, les 184 œuvres qu'elles avaient choisies. Cette chronologie a son importance car je ne voulais pas être influencé par les postures, attitudes ou autres mimiques des portraits peints ou dessinés. Je souhaitais retrouver le même effet de surprise que le premier jour. Un autre détail : la lumière. Je voulais beaucoup d'obscurité et juste ce qu'il fallait de luminosité pour dégager le visage de sa pénombre. Je cherchais une lumière presque scialytique, froide, blanche et franche que fuient les ombres. Une précision concernant la photographie des œuvres elles-mêmes. On ne s'en rend pas compte dans les tirages, mais les portraits peints, dessinés ou sculptés sont quasiment tous à la même échelle. Or, en réalité, dans l'œuvre originale certains sont vraiment petits, disséminés dans un paysage ou une foule. Allez donc chercher Gamba que René a choisi dans le Départ de l'Armand-Barbès ! Une façon, en somme, de redécouvrir les collections du musée ! J'ai réalisé tous les tirages argentiques noir et blanc en assemblant bord à bord les 368 images en 184 diptyques pour que les portraits apparaissent soudés. Un jeu d'enfant

en photographie numérique mais en argentique c'est une toute autre histoire... un méticuleux travail sous l'agrandisseur et au margeur, où la moindre erreur d'exposition ou de cadrage sur l'un des deux portraits conduisait à la perte de tout le tirage.

Pourquoi le noir et blanc ?

C'est une écriture muette. J'aime sa beauté poétique, sa grande force d'expression et d'abstraction. Le noir et blanc dégage une sensualité dans sa matière que je trouve fascinante. Du premier jour où je suis entré dans un labo photo pour y développer les films jusqu'à aujourd'hui, ce sont les mêmes retrouvailles : joyeuses ! L'expérience de la chambre noire est une immersion physique dans le processus photographique. J'ai évoqué au début de cet entretien la première impression rétinienne : mon cerveau a agi comme un appareil photographique mais l'image a disparu dans les oubliettes de la mémoire. Je voulais donc la retrouver, l'extraire pour l'étirer sur le papier ; entre la prise de vue et son développement, s'écoule un temps de latence où l'image est enroulée sur elle-même. En la développant, on découvre un embryon, un négatif. Vient ensuite l'apparition des images, ici toutes les personnes que j'ai photographiées à Carnavalet avec le portrait qu'elles ont choisi. C'est-à-dire que pour la première fois, je découvre la matérialisation de l'idée, de l'impression fugitive vécue à mon arrivée au musée. Je ressens à nouveau ce trouble entre le réel et ses représentations mais décuplé dans





le labo ; je me souviens être sorti précipitamment, effrayé, en tirant le diptyque de Miriam et de Jules Vallès, un peu comme dans ces films d'épouvante où le portrait de l'ancêtre accroché aux murs se met soudain à s'animer et à vous poursuivre. Qui était réel ? Qui était fictif ? Qui était homme ? Qui était femme ? Je ne savais plus. Mon travail venait de m'échapper. Le noir et blanc a participé à cette fusion.

Quelle était votre ambition ?

J'avais deux obsessions : l'une était de retrouver mon impression du début. L'autre était de rassembler dans une même série tout le personnel d'un musée en révélant les singularités de chacun. Au-delà de l'égalité de traitement des images et du systématisme formel, chacun devait apparaître avec son histoire et ses rêves d'enfant. Que tous aient pu être réunis dans un album, que leurs portraits figurent désormais dans les collections du musée aux côtés d'un roi, d'une marquise ou d'un empereur, cela est allé au-delà de mes espérances. J'éprouve donc une reconnaissance émue pour les personnes qui ont cru en ce projet et l'on défendu jusqu'au bout !

Photographie.com : Comment expliquez-vous votre passion pour le portrait ?

L'être humain est tout simplement fascinant, autant qu'un paysage. On peut contempler l'extraordinaire agencement des formes géologiques, géographiques, cosmiques de la nature... le portrait humain est tout aussi complexe. Les forces

de l'esprit s'y déposent et s'y opposent. J'observais hier en rentrant chez moi la puissante vitalité des racines d'un platane qui souterrainement parvenait à rider, à plisser, à modeler le goudron d'un trottoir. Quoi qu'on fasse, l'âme - comme les racines de cet arbre - laissera son empreinte, irréversible, à la surface de nos visages modelés par le travail quotidien de mille pensées qui nous assaillent. Je poursuis toujours cette même veine dans ma photographie en explorant, par d'autres points de vue, la fascination que j'ai pour le visage et ce qu'il révèle. Avec toujours en toile de fond, cette distorsion du réel. Le noir et blanc, l'argentique noir et blanc pour être précis, mon encre depuis temps d'années, renforce ces explorations.

Photographie.com : Quel rôle la peinture joue-t-elle dans votre création ?

Je me souviens qu'enfant, je traînais un peu les pieds dans les longues galeries des musées notamment italiens que j'arpentais en famille. En réalité, sans m'en rendre compte, j'absorbais tout. La peinture de la renaissance italienne en particulier du quattrocento puis un peu plus tard celle des Écoles du Nord m'ont profondément marqué sans que je le réalise immédiatement.

C'est incroyable comme le cerveau humain conserve par une sorte de miracle enfoui des sensations visuelles, des couleurs, des postures, des lumières, des regards qui resurgiront un jour sous une autre forme.

Photographie.com : Comment l'art du portrait a-t-il évolué au fil du temps ?

Je ne suis pas un spécialiste de la photographie contemporaine ; j'ai noté en traversant les allées du dernier Paris Photo un bouleversement du traitement du portrait (significatif depuis quelques années) par la révolution numérique. On en vient, me semble-t-il à un remodelage plastique, un lissage des formes, un gommage des genres sexuels, et une précision chirurgicale, portés par de grands formats impeccables et des techniques d'encadrement (encapsulation sous plexiglas par exemple) qui font de l'humain et du portrait en particulier un être d'une toute autre dimension, plus proche d'une science fiction. C'est assez fascinant. Pour ma part, je colle aux visages « bruts », tels qu'ils sont, pour y chercher non pas une projection futuriste mais une onde fossile.